

Jean-François Amiguet

Huit ans de réflexion

Tourné entre La Sage (VS) et le Yunnan, via Berlin, Moscou, Irkoutsk, Oulan-Bator et Pékin, avec deux acteurs français en tête d'affiche, le quatrième film du Veveysan Jean-François Amiguet parle d'un thème très suisse et terriblement actuel: le repli sur soi.

Par Laurent Favre
et Yves Leresche/Lookat (photos)

Par Laurent Favre
et Yves Leresche/Lookat (photos)

Il a pris un air pénétré et une grande inspiration, il a croisé bras et jambes, embrassé du regard l'à-pic majestueux sur le val d'Hérens et dit: «Pendant ces huit ans, je n'ai jamais eu le sentiment de ne plus être cinéaste.» Huit ans de réflexion plus deux ans de préparation et de repérages, cela fait au total dix ans que Jean-François Amiguet n'avait plus tourné de long métrage pour le grand écran.

Malgré un travail ininterrompu et une collaboration étroite avec la TSR (*Passe-moi les jumelles* et *Temps présent* essentiellement), le public avait un peu oublié le cinéaste veveysan, aujourd'hui installé à La Sage (VS). Amiguet, c'est le réalisateur de *L'écrivain public* (1993), de *La méridienne* (1988), projeté au Festival de Cannes; c'est l'homme qui a donné à Judith Godrèche son premier rôle au cinéma et lancé la carrière francophone de Kristin Scott Thomas.

Jean-François Amiguet revient cette semaine à l'affiche avec *Au sud des nuages*. Le film raconte le voyage d'Adrien en Chine. Il ne nous parle pas de la Chine mais d'Adrien, paysan solitaire hanté par un deuil, au verbe rare et péremptoire. Le temps d'un long et lent voyage en train – en fait un cheminement intérieur – il va s'apercevoir que le silence conduit à une impasse. Jean-François Amiguet filme ce mal si suisse (d'autant plus néfaste que l'incommunicabilité se dit «pu-deur» et est considérée chez nous comme une qualité) avec les outils propres à nos contrées: lenteur, silence, économie de mots et de gestes.

De grands acteurs voulaient le rôle

Au sud des nuages n'est pas un documentaire. Le documentaire montre ce qui arrive au sujet du film. Le cinéma, lui, montre ce qui arrive au spectateur. ▷



Jean-François Amiguet

Au dernier Festival de Locarno, 3000 gorges se sont serrées, déployées. Un succès public pour confirmer de très bonnes critiques. «Un bon film, c'est d'abord un bon scénario. La star, c'est l'histoire», martèle Jean-François Amiguet comme pour mieux souligner le travail d'Anne Gonthier, scénariste de tous ses longs métrages. Un scénario suffisamment riche pour compenser un petit budget et convaincre des acteurs aussi demandés que l'ex-Deschiens François Morel ou Bernard Verley, comédien méconnu mais au CV impressionnant (Buñuel, Godard, Rohmer, Chéreau, Chabrol...). «Ils ont été fantastiques, s'exclame Amiguet. Ils ont fait les courses, dormi dans le train, porté les valises. Je peux vous dire que d'autres acteurs réputés voulaient le rôle d'Adrien mais ils exigeaient un hélicoptère ou de dormir à l'hôtel.»

De son film, Jean-François Amiguet pourrait en parler pendant des heures. D'ailleurs, cela fait bien deux heures qu'il explique, dissèque, analyse, raconte, professe. C'est intéressant, passionnant souvent, mais dans ce coin de pays où volubile rime avec futile, arrive l'instant où l'on se demande comment un bavard pareil peut faire un film sur le non-dit et qui plus est vivre au milieu de ces montagnards économes de leur salive?

«Il manque une bobine»

Dans ce décor à la Heidi, Amiguet on l'enverrait illico à Francfort. Mais il se sent au contraire parfaitement à l'aise. «J'ai souffert de la solitude à Vevey, sur les quais, le dimanche après-midi. Ici, jamais», affirme-t-il. Il est dans son monde. Presque dans son film. Tout là-haut, sur l'alpage de Cotter, le chalet de

son ami Antoine Forclaz, où fut tournée la première partie du film. Un peu en dessous, un autre chalet noirci par le soleil, aux volets bleus. «C'est ici que le cinéma romand a redémarré. En 1967, Claude Goretta y a tourné *Jean le persécuté*, selon moi la plus belle adaptation de Ramuz.»

Un peu partout autour de son chalet exhalant la poix, les habitants du village, qui le saluent à la table voisine ou du balcon d'en face. Tous ont, directement ou non, participé à l'élaboration du film, offrant un dialogue, un trait de caractère, une posture. Comme Christiane, la serveuse. L'un des restaurants du village est relié au chalet du réalisateur par un petit sentier, en fait un cordon ombilical par lequel le film s'est nourri jour après jour. Il fait grand beau ce vendredi-là sur les pentes du val d'Hérens. Pas comme dans son film, où il fait



Yves Leresche/lookat

Le cinéaste veveysan a trouvé refuge à La Sage, un cadre propice à la réflexion.

dire à un personnage: «En montagne, il n'y a que deux saisons, l'hiver passé et l'hiver prochain.» Arrive Christiane, une croûte aux chanterelles en équilibre sur l'avant-bras. «C'est elle qui a dit ça un jour, il y a deux ou trois ans. Je l'avais noté.» Sourire surpris de la serveuse. «Le plus fascinant fut pour moi de voir les habitants du village assister au tournage et voir les comédiens interprétant les personnages qu'eux-mêmes avaient largement inspirés», se souvient le réalisateur.

Son patient travail préparatoire d'ethnologue éclate au final d'une invisible présence. Si les situations sont vraies, si les acteurs sont justes, c'est parce que chaque mot, chaque son a été directement puisé dans la réalité. Bernard Verley parvient ainsi à être totalement crédible en Valaisan renfrogné alors qu'il ne cherche jamais à imiter l'accent du Vieux-Pays. Autre

«performance», Jean-François Amiguet, aidé par une bande-son restituant parfaitement l'atmosphère d'un wagon, réussit la gageure de rendre vivante une scène de quatorze minutes sans aucun dialogue! «Le gars de Cinétyp qui double les films à Zurich m'a appelé car il croyait qu'il manquait une bobine! Mais si vous, vous me dites que vous n'aviez pas remarqué l'absence de dialogue, alors je suis comblé. Alfred Hitchcock appelait cela la direction de spectateurs.»

A lui de les mener désormais jusqu'aux salles obscures. - L. Fe ■

Lire la critique cinéma de Catherine Magnin en page 89.

